Chapitre 3

L'usage, l'imaginaire et la culture numérique en questions

Pascal Robert

Il est des notions qui ont cours dans nos domaines sans qu'on les interroge forcément véritablement. Elles semblent relever d'une sorte d'évidence, comme s'il fallait bien évidemment raisonner en termes d'usage ou d'imaginaire, voire de culture numérique sans nous questionner sur les enjeux intellectuels de leur utilisation. Il s'agit là d'outils désormais largement mobilisés. Savoir avec quoi l'on travaille n'est pas forcément inutile. Or, à les regarder d'un peu plus prés, ils ne sont pas exempts d'ambigüité, de flou quand ils n'entravent pas l'expression d'une pensée véritablement critique. S'agit-il réellement de concepts, que nous apportent vraiment ces notions, doit-on les conserver, les remplacer ou les redéfinir, voilà quelques questions qui méritent d'être posées.

1 L'usage en questions [1]

La sociologie de l'usage règne quasiment en maître sur l'approche des technologies de l'information et de la communication (notamment en sciences de l'information et de la communication) depuis maintenant près de vingt ans. Qu'il existe un point de vue, un cadre dominant constitue un indubitable avantage, puisqu'il propose ainsi une sorte de point d'ancrage et/ou de partage, mais ne peut-il également peser comme un carcan s'il est interdit de le discuter ? Or, les critiques sont restées rares, à celle de J. Jouet (Jouet 2000) et d'Y. Jeanneret et E. Souchier (2002) près [2]. C'est pourquoi nous pensons qu'il n'est pas inutile de reprendre, à nouveaux frais, cet inventaire critique, non pour récuser cette sociologie de l'usage, mais afin de souligner ses limites et ses

1. Une première version de ce texte a paru dans *L'usage en travaux*, sous la direction de D. Liautard et G. Puimatto, Les dossiers de l'ingénierie éducative, Scéren/CNDP, Paris, 2007.

2. On trouvera une large bibliographie de la question des usages dans ces deux articles.

impensés à travers une série de cinq questions. La science, après tout, n'est-elle pas une démarche du doute ? Et ce doute devrait-elle oublier de l'appliquer à elle-même ?

1.1 L'usage : une logique du déterminisme technique insue ?

La littérature consacrée à la sociologie de l'usage ne manque pas de ces avertissements qui marquent l'entrée du territoire sur un mode quasiment rituel : ici nul déterminisme technique n'est admis. Car cette sociologie de l'usage se présente volontiers comme une arme de combat contre ce déterminisme technique qui entache de manière intrinsèque toute démarche d'ingénieur. Or, à la différence de la sociologie des techniques [3], la sociologie de l'usage ne s'intéresse pas à la fabrique des techniques. Elle ne vise pas à comprendre comment naissent, croissent ou meurent les projets. Elle n'entre *pas* dans la technique. Elle reste à l'extérieur. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas la technique, ni ce qu'elle fait aux gens (ce qui relève du déterminisme technique) mais bien ce que les gens font de la technique. Ce qu'ils font de telle ou de telle technique, de la vidéo, du minitel, du micro-ordinateur, du téléphone portable ou d'Internet (lui-même décliné en forums, sites, chat, blogs ou les multiples plateformes), sans oublier les réseaux sociaux-numériques (Facebook, Instagram, Tweeter etc.). Bref, elle saute d'une technique l'autre, toujours à la remorque de ces techniques qui, elles, mènent la danse. A chaque nouvelle technique, de nouvelles études, et fort peu de travail de renvoi et d'intégration (Jouet 2000). Autrement dit, la technique a la main et la sociologie anti-déterministe la suit docilement. N'est-ce pas quelque peu paradoxal ? N'en va-t-il pas ainsi d'un véritable impensé (ou de son inconscient ?) de la sociologie de l'usage ? Doit-on continuer à cacher son profond déterminisme technique, non dans son approche de l'objet, mais bien *dans son rapport* à l'objet –un rapport qui place la technique en position de leader et la laisse intacte ?

1.2 La technique : un impensé de l'usage ?

La sociologie de l'usage reste en fait *en face* de la technique. Elle la tient moins à distance qu'elle ne s'y tient à distance. L'usage se penche sur ce que les gens « pensent » de la technique, c'est-à-dire sur leurs représentations sociales de la technique. Connaître ces représentations est en effet indispensable. Mais il est non moins indispensable de comprendre quelle fonction ces représentations jouent dans le système social. Suffit-il, en effet, de souligner que telle catégorie, dans telles circonstances « voit » telle technique de telle ou telle façon, si l'on ne sait pas ce à quoi ce discours renvoie ni quel rôle il remplit ? Le discours –sous quelque forme que ce soit, discussions, articles de presse, forums sur Internet etc.- participe pleinement de la mise en technique de la société. Ce discours n'est pas seulement d'accompagnement. C'est donc qu'il exerce une fonction au minimum de justification de la technique (Flichy 2001) ou bien plutôt de retrait de la technique des épreuves de justification éthique et politique –ce qui l'abandonne à une évidence où elle peut croître le plus tranquillement possible (Robert 1994, 2004 et 2012).

Dire que la sociologie de l'usage reste face à la technique n'est en rien une simple figure rhétorique. Comprenons ce que cela signifie : qu'elle n'interpelle jamais directement la

3. Dont les chefs de file sont Bruno Latour et Michel Callon, fondateurs du Centre de sociologie de l'innovation de l'Ecole des Mines de Paris.

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

technique, qu'elle la laisse vierge de tout questionnement. La technique n'est en aucune manière prise à partie, inquiétée et encore moins égratignée. L'usage ne touche pas (à) la technique. Il en va d'une sorte de Yalta : la technique aux techniciens, l'usage aux sociologues. La sociologie de l'usage ne produit donc aucun cadre d'intelligibilité de la technique. Nous n'en savons jamais plus *sur* la technique, mais seulement à propos de la manière dont les gens se la représentent. Elle ne permet en aucune manière de construire un savoir de science sociale sur la technique. Entre peur et vénération elle trace une inviolable frontière tenue par les douaniers du déterminisme technique –car s'intéresser à la technique cela ne peut signifier que sombrer dans ce déterminisme. N'est-ce pas croire que l'usage lui-même ne puisse être marqué par la technique (alors qu'il est usage d'une technique) et, singulièrement pour le numérique, par ces deux dimensions fondamentales de la sémiotique et de la logistique, car ces techniques sont habitées par les signes (icônes, mots-clés surlignés, pointeur etc. (Jeanneret 2000) et reposent sur des réseaux techniques complexes et aux coûts considérables (Robert 2005) ?

Autrement dit la technique ne reste-t-elle pas un impensé (impensable d'ailleurs dans ce cadre là) de l'usage, et l'usage un discours sur l'usage dont on ne comprend pas quelle fonction il joue ?

1.3 Usage et Usagers : le flou sémantique ?

Si la technique reste un impensé, l'usage est-il au moins l'objet d'une pensée forte ? La sociologie de l'usage est-elle arrivée à définir de manière précise ce qu'est un usage et ce qu'est un usager ? On peut légitimement en douter lorsque l'usage est aussi bien l'usage individuel de telle machine dans telle situation que l'usage collectif d'un réseau –que peut-on bien vouloir dire de précis lorsque l'on parle des usages d'Internet ? D'ailleurs le recours au pluriel est des plus symptomatiques : dès lors que l'on sort de l'usage au singulier que signifie en effet cette multiplicité des usages ? Il y aurait les usages des uns et les usages des autres : que partagent-ils ? Qu'est-ce qui les différencie ? Qu'apprend-on sur la technique ? Nous l'avons vu, par construction, rien. Qu'apprend-on sur les gens ? Qu'ils se réapproprient la technique. Qu'est-ce à dire ? Qu'ils parviennent à détourner la technique à leur profit. Or, croyez-vous que monsieur-tout-le-monde puisse en faire autant ? Bien évidemment non. Seuls quelques personnes expertes, c'est-à-dire elles-mêmes porte-parole de la technique, pleinement technicisées, porteuses d'une haute compétence technique y parviennent. Les autres n'utilisent qu'une infime partie des fonctionnalités que la technique met à leur disposition, à moins que la technique n'ait fait tellement de chemin jusqu'à eux qu'ils peuvent l'utiliser simplement (pour placer quelque vidéo sur Youtube par exemple, envoyer quelque mail ou lancer leur propre blog). N'y-a-t-il pas aujourd'hui en définitive de plus en plus d'informatique (sous la forme du numérique) et de moins en moins d'appropriation, car l'ergonomie cognitive (qui habite la technologie des blogs par exemple) ne constitue en rien une appropriation de la technique par les gens, mais bien à l'inverse une véritable absorption des gens par l'espace de la technique, sur le mode convivial, non distancié et a critique ?

La notion d'usager n'est pas plus claire que celle d'usage. Qu'y a-t-il de commun, en effet, entre monsieur tout le monde qui se contente de surfer sur Internet, d'échanger

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

quelques mails ou de remplir sa première feuille d'impôt numérique et un ingénieur informaticien de haut niveau qui invente ce même Internet ? Rien, et pourtant les deux sont qualifiés d'usager (pour les seconds, *cf.* Abbate 1999). Si la notion éclaire localement à désigner tel usager, ne devient-elle pas singulièrement opaque dès lors que, pris globalement cette fois, les usagers se révèlent si différents, si disparates, si hétérogènes ?

1.4 L'usage contre la critique ?

La sociologie de l'usage a d'emblée été une sociologie de commande, de contrat. C'est d'abord une sociologie pilotée par de grands organismes de recherche et de développement en technologies de l'information et de la communication (Jouet 2000). Ne sert-elle pas en quelque sorte de caution scientifique à un marketing qui doit, au sein d'un tel univers, trouver sa place, se poser et poser son discours face à la technique technicienne des ingénieurs ? Ces derniers ne se satisfont-ils pas d'ailleurs d'une sociologie qui ne vient pas mettre le nez dans leurs affaires et accepte le partage entre technique (la technique aux ingénieurs) et société (la société aux sociologues) ? N'est-ce pas au fond la sociologie idéale d'un monde qui, à entériner la fin des grands récits, la fin des grands combats idéologiques, évacuerait volontiers la question du politique de ses centres d'intérêt, au profit de la technique et/ou de l'économico-gestionnaire ? A se focaliser sur la réception de l'innovation en quelque sorte, n'en vient-on pas à (volontairement ?) oublier les conditions politiques de l'avènement et de l'innovation elle-même et de sa réception ? Sociologie qui replie, qui rabat en quelque sorte le politique sur l'usage, puisque dès lors les choix s'opèrent entre options techniques (logiciel libre (vs) logiciel marchand) ou dans le « bidouillage » d'une solution technique « nouvelle » (et dont on oublie de souligner combien son émergence dépend d'un potentiel technique offert et du haut niveau de technicité de ses protagonistes). Autrement dit, la question politique n'est plus en soi une question pertinente, elle est littéralement effacée comme question globale de niveau sociétal, et réencastrée au sein même de la seule technique. Quitte à partir du principe qu'un très haut niveau de compétence technique équivaut non à une véritable technicisation mais à un réappropriation. Quitte à confondre volontiers des choix techniques avec des choix politiques, moins pour montrer la dimension politique de la technique que pour empêcher l'expression de l'autonomie du politique par rapport à la technique. Bref, la sociologie de l'usage ne participe-elle pas –comme la sociologie de l'imaginaire- d'une opération d'abandon de toute posture critique au profit de la seule docilité ?

Michel de Certeau (1980), que les tenants de la sociologie de l'usage revendiquent comme référence fondatrice, avait souligné avec force la capacité des acteurs à détourner parfois, et très marginalement, le système technique à leur profit. A ne plus voir que cette marge n'oublie-t-on pas dès lors l'essentiel, c'est-à-dire tout ce que l'on ne se réapproprie pas, les multiples contraintes qui s'imposent ? De certeau avait repéré un véritable travail politique des dominés dans la tentative de récupérer un peu d'autonomie. A grossir, à enfler cette capacité, qui peut être bien réelle, n'oublie-t-on pas qu'elle reste des plus marginales (et nous venons de le voir contre-dépendante) alors même que, par ailleurs, les choses se passent globalement tout autrement ? N'en

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

vient-on pas à la confondre avec une docilité vis-à-vis de la technique qui constitue une véritable technicisation de l'individu et non une supposée réappropriation ?

1.5 Une science du particulier ?

En quoi la sociologie de l'usage peut-elle éclairer des phénomènes fondamentaux comme celui de la mondialisation ? N'est-elle pas une sociologie de l'ici et du maintenant ? N'est-elle pas une sociologie du local, une sociologie du singulier ? Mais, et la question est vieille comme la philosophie et mérite que l'on y revienne, peut-on faire une science du singulier ? N'y-a-t-il pas de science que du général ? N'est-ce pas parce qu'elle est accrochée au particulier qu'elle ne parvient pas à agréger ses résultats ? A moins, dans un coup de force, de recadrer la sociologie de l'usage par celle des différents courants de la sociologie des techniques [4] et de décréter qu'il s'agit encore d'une sociologie de l'usage ?

Sociologie du coup par coup, peut-elle proposer des cadres d'intelligibilité globaux susceptibles d'appréhender différentes technologies –et celles qui viennent-, de les comparer, de suivre leur évolution et de comprendre quelle fonction elles jouent dans la société ? Peut-elle éclairer notre compréhension de telle technologie alors même que celle-ci évolue si vite que deux ans plus tard ce que la sociologie de l'usage pouvait en dire est désormais totalement dépassé ? N'est-elle pas vouée a être toujours en retard, c'est-à-dire à la fois à sauter d'une technologie l'autre toujours plus rapidement et de toujours retarder inévitablement dans ses analyses ? A cette course la technologie ne peut que gagner. Ce qui voue l'approche par les usages à un usage encore plus marketing, voire publicitaire ? Cette focalisation sur le singulier, qui empêche l'agrégation, n'interdit-elle pas également l'adoption d'une démarche de type modélisatrice ? Or, sans modélisation (qualitative) peut-on échapper au flou, peut-on échapper au local, peut-on échapper au retard ? Bref, peut-on faire des sciences sociales sans modéliser et sans conserver une posture critique [5] ?

Ces cinq questions ne sont au fond qu'un retournement de la démarche de l'usage sur elle-même. Car, si celle-ci pose directement et à bon droit la question de son usage à la technique, ne convient-il pas également de poser celle de l'usage de la sociologie de l'usage ? Et de même qu'elle nous a appris à nous méfier du déterminisme technique (où la technique dicte sa loi), ne nous apprend-elle pas qu'il convient tout autant de se méfier d'un « déterminisme de l'usage » qui supposerait qu'elle constitue *a priori*, et sans autre forme d'inventaire, LA bonne approche ?

4. La sociologie des techniques au sens strict, illustrée en France par les travaux de B. Latour, mais aussi les approches anglo-saxonnes de la cognition distribuée ou de l'action située.

5. Autrement dit, face a ces limites et insuffisances l'approche par les usages –qu'il ne s'agit pas de récuser- peut-elle véritablement constituer une fin en soi, ne doit-elle pas être recadrée par des approches théoriques plus larges, plus cohérentes, plus homogènes, auxquelles elle offrira dès lors autant d'exemples monographiques où puiser afin de nourrir leurs démonstrations ? N'est-ce pas l'occasion de dépasser enfin ces stériles oppositions entre approches empirique et théorique, entre modélisation et posture critique, macro et micro entre le local et le global, le court et le long terme etc. ? C'est bien évidemment le « programme » que s'est fixé l'auteur de ce texte (Robert 2004).

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

2 L'imaginaire du numérique en questions

« La terminologie est plus qu'un moyen dans la genèse d'une pensée scientifique : elle est la condition de son mouvement »

P. Macherey, De Canguilhem à Foucault, la force des normes, La fabrique, 2009.

Comme le souligne avec finesse L. Sfez, « Il y aurait ainsi une collection d'imaginaires particuliers propres à des métiers, professions ou vocation : un imaginaire bâtisseur, un imaginaire des techniques de pointe, un imaginaire de la technique (sans pointe), un imaginaire social (encore plus vaste), un imaginaire de la Renaissance, etc. Le terme ennoblit la chose, il porte la technique au rang même de l'Art, avec un grand A, auquel on réfère généralement ce qui appartient à l'imagination, à la création [...]. Dire [que la technique] a un imaginaire, c'est la doter d'un réservoir quasi inépuisable de figures [...] » (Sfez, 2002, p. 33-34). L. Sfez, s'il accepte, semble-t-il, les imaginaires socio-anthropologiques, n'est guère enthousiasmé par la notion d'imaginaire des techniques, mérite-t-elle vraiment un tel opprobre ?

Nous voudrions dresser, dans ce chapitre, une sorte de *bilan critique* de l'usage de la notion d'imaginaire en sociologie de la technique et singulièrement des TIC à travers une série de questions qui, toutes, convergent vers cette thèse : l'imaginaire des TIC est construit pour rassurer [6]. Cependant, cet imaginaire ne rassure pas en ouvrant la discussion, mais en la fermant. Qui plus est, bizarrement ou paradoxalement, on cherche à se rassurer avec une notion qui n'est pas forcément stable. Nous commencerons par un petit détour, afin de nous assurer que notre perception n'est pas le fruit d'un biais introduit par l'usage de la notion en sociologie des techniques (première question), puis nous interrogerons son usage en sociologie des TIC et du numérique et nous en montrerons les limites (à travers les quatre autres questions), avant de revenir sur d'éventuelles alternatives (avec l'avant dernière question) et de conclure sur l'existence d'un imaginaire de l'imaginaire (en conclusion).

2.1 L'imaginaire (en général) : peut-il jouer le rôle d'un « leurre conceptuel » ?

La notion d'imaginaire est-elle « stable », stabilisée et stabilisante ? Nous prendrons tout d'abord un exemple assez éloigné de la sociologie : celui d'un historien, d'un médiéviste, G. Duby, qui a publié un livre devenu célèbre, *les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme* (Duby, 1978) [7]. Il est possible de montrer que, dans ce livre par ailleurs passionnant, la notion d'imaginaire (ou ses substituts, rêves et mythes) ne renforce pas le raisonnement, mais introduit, tout au contraire, une notion inutile, une sorte de leurre.

Les trois ordres sont devenus un classique de ce que l'on appelait dans les années 70 la « nouvelle » histoire. Le mot imaginaire s'affiche pleinement dans ce qui est visiblement moins un sous-titre qu'une inflexion du titre qui dirait ainsi le lieu où il

6. Une première version de ce texte a paru dans T. Gobert et P. Mpondo-Dicka (dir.), *Interfaces numériques*, Volume 4, n° 2/2015, p. 209-222.

7. J'ai antérieurement fait le même exercice avec l'ouvrage d'un philosophe de la technique (Brun 1992), avec le même résultat : la notion d'imaginaire ou, en l'occurrence, ses déclinaisons, mythes et rêves, introduisent toujours un biais néfaste au raisonnement (*cf.* Robert 2009, pp101-105).

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

s'inscrit et qu'il ne donnerait pas d'emblée : où l'on apprend alors que ces trois ordres sont moins une structure sociale qu'un imaginaire. On retrouve la notion d'imaginaire en quatrième de couverture et son rôle semble pour le moins décisif, puisqu'elle recouvre les « schémas classificatoires simples qui constituent l'armature maitresse d'une formation idéologique », et qu'elle « tend », « évidemment » souligne-t-on, à fixer les « rapports de société »... ce texte de présentation finit sur l'idée que ces « réflexions captiveront tous ceux qui s'interrogent sur l'intervention de l'imaginaire dans le fonctionnement des sociétés humaines ». L'imaginaire occupe donc *a priori* une place centrale dans ce livre ou, si l'on préfère, ce livre est un livre sur l'imaginaire.

Or, sa lecture laisse pour le moins perplexe, non sur le fond (je ne suis pas médiéviste), mais dans sa relation à ce que les signes de l'énonciation éditoriale affichaient : à savoir la primauté de l'imaginaire. Car le mot n'est employé par G. Duby que quatre fois, contre trente-cinq pour idéologies/idéologiques et leurs variations (système ou formation idéologique notamment). Duby parle 5 fois d'image (mais est-ce la même chose ?), deux fois de mythe et une fois de rêve ; mais il parle aussi d'idée deux fois, de vision une fois, de modèle 4 fois et de schéma une fois. Au-delà de ces comptages un peu naïfs, il n'en reste pas moins un livre qui, à la lecture, raisonne massivement en termes d'idéologie. Et cette idéologie a manifestement des effets singulièrement concrets sur la société : effets de classement (p18, 185, 312/316), effets de défense de position de classe (p334) et effet de légitimation du pouvoir d'état (p343). Ce que montre, de fait, G. Duby, c'est le travail d'un système idéologique qui embraye sur la société, le politique et même l'économique ; ce qui n'a rien à voir avec un imaginaire lié, par exemple, à nos peurs ou à nos fantasmes (érotiques ou morbides). Certes, une formation idéologique peut parfaitement rencontrer un imaginaire, s'appuyer sur lui, voire être gangrené par lui, confondant, par exemple, peur et politique, mais il s'agit bien d'une perversion. Confondre, pratiquement, idéologie et imaginaire, c'est déjà un geste dangereux, confondre les catégories, cette fois au plan intellectuel, c'est peut être encore plus dangereux ou tout simplement stérile. Car qu'apportent les quelques rares références au fantasme (p219) ou aux rêves (p238), voire au mythe chez Duby ? Rien en termes d'analyse ; elles ne sont que des requalifications plaquées *a posteriori*, découplées de la logique même de la démonstration qui, toujours, relève du vocabulaire de l'idéologie. Réduire un système idéologique à de l'imaginaire, c'est le réduire à de l'irrationnel (puisqu'il est question de fantasme et de rêves) alors que Duby montre, de manière très précise, qu'il est le fruit d'une pensée des plus grands intellectuels du moment, aux effets socio-politiques très rationnels (classement social et légitimation du pouvoir). Je ne sais pas pourquoi ce remarquable travail est ainsi pris en sandwich entre une couverture et une quatrième de couverture qui valorisent tant le mot imaginaire (car ce n'est en rien une notion ou un concept construit chez G. Duby), sauf à supposer une idéo-logique (anti-marxiste ?) et/ou une logique marketing... C'est bien la notion d'idéologie qui est pertinente et productive intellectuellement, celle d'imaginaire ne produisant que du flou là où, d'ailleurs, il n'y en a pas. Effet pervers d'une sorte de leurre, donc. Je ne peux bien évidemment pas généraliser à partir d'un seul exemple, mais il est, en revanche, possible de conclure qu'il existe au moins un cas dans lequel l'usage de la notion suscite une sorte de

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

dérapage incontrôlé, et ce cas n'est pas isolé [8]. Autrement dit, il convient peut être d'être quelque peu vigilant et de se demander si la mobilisation de cette notion, dans nos analyses des TIC et du numérique, n'est pas susceptible de remplir à nouveau une fonction autre que purement scientifique.

2.2 L'imaginaire du numérique : l'imaginaire est-il une question ou une réponse ?

Tout discours qui porte sur les TIC et/ou le numérique relève-t-il de l'imaginaire ? Certains le laissent à penser en ne laissant pas la place à d'autres qualifications, ce qui est pour le moins discutable et que nous voudrions discuter. Il semble qu'il y ait de l'imaginaire, parce que la société ça fonctionne à l'imaginaire. Comme si le social était voué à une sorte d'irrationalité constitutive. Qu'il y ait de l'imaginaire dans le social, c'est une chose, que le social s'y réduise, c'en est une autre. J. Delumeau a ainsi montré que la peur relevait d'une dimension culturelle (Delumeau, 1978), P. Ariés a pu tout aussi bien le montrer pour les figures de la mort (Ariès, 1977). Cela ne signifie pas pour autant que toute question sociologique relève d'une telle analyse. La manipulation de la peur, par exemple, intervient manifestement dans le fonctionnement de la sphère politique, mais on ne saurait pour autant y réduire la question du politique. Quoiqu'il en soit, il s'agit de le démontrer et non de le supposer *a priori*.

Il est possible que la technique mobilise certains de nos fantasmes, à commencer par nos fantasmes de toute-puissance ; il n'est en rien évident que ce fantasme soit toujours à l'œuvre ou qu'il ne se laisse pas abordé par d'autres catégories qui sauraient à la fois enregistrer ce qu'il désigne de capacités effectives, sans forcément renvoyer à un fantasme (utiliser son téléphone portable, serait alors moins satisfaire un sentiment de toute puissance ubiquitaire que pouvoir, concrètement, jouer avec la simultanéité (Robert 2009)). Si l'on suppose que tout discours porté sur les TIC et le numérique est de l'imaginaire alors la notion, loin d'offrir un cadre d'intelligibilité de ces technologies susceptible de construire l'enquête, est utilisée comme une sorte de réponse *a priori* : s'il y a innovation, alors le discours porteur de cette innovation est *a priori* un imaginaire, par position en quelque sorte, sans autre inventaire. La notion d'imaginaire ne sert pas à penser les TIC dans leur spécificité à l'aide de catégories nouvelles adaptées. Autrement dit, elle sert moins à comprendre qu'à rassurer le sociologue : car, avec cette notion il pense détenir un outil efficace d'arraisonnement de ce qui échappe largement à sa culture, à savoir la technique. A coté de l'usage, l'imaginaire permet de parler de la technique sans s'affronter véritablement à la technique, puisqu'il est question de ses représentations sociales.

2.3 L'imaginaire des TIC : utopie, mythe ou idéologie ?

On emploie beaucoup le mot de mythe aujourd'hui, comme pour dire que notre société, comme toutes les autres, possède ses propres mythes, qu'elle n'est pas si différente ; mais n'est-ce pas également une manière d'éviter de penser cette différence ? Non pour la construire comme une rupture radicale, mais pour souligner ce qui continue et ce qui se transforme, y compris dans les représentations sociales. On emprunte, dés lors, sa définition à R. Barthes (Barthes, 1957), tout en oubliant le plus souvent qu'il prend

8. Que nous avons également rencontré chez J. Brun, ou G. Durand (Robert, 2009, *op. cit.*).

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

soin de souligner que le mythe est, à ses yeux, une « parole dépolitisée » (p230). Chez Barthes la notion produit un travail profondément critique, car elle montre le lieu où se développe un discours neutralisé/neutralisant. Si la technique et singulièrement nos TIC et le numérique, relèvent du mythe, alors ce que l'on en dit, à suivre véritablement Barthes, n'est autre qu'une « parole dépolitisée », c'est-à-dire dépourvue de tout sens critique, une parole de l'endormissement. Ce que, pour éviter la confusion avec le mythe des anthropologues, l'on gagne à qualifier d'idéologie. Notre société, comme toute société, a besoin de discours sur elle-même pour exister, mais ce discours n'est pas forcément un mythe, car cela signifierait que la technique pourrait alors remplir une fonction symbolique dans notre société, ce qui reste à prouver. On peut même penser que la technique est foncièrement incapable de produire du symbolique : n'est-ce pas tout le drame de notre société qui repose largement sur cette technique, alors que celle-ci ne peut produire que de la fonctionnalité ? Autrement dit, notre société aspire à une technique enfin symbolique –d'où le délire idéologico-pratique autour de ces réseaux qui seraient –enfin- sociaux, alors qu'elle ne rencontre que bavardage, ce que la notion d'imaginaire ne permet pas de comprendre (Robert, 2009).

On mobilise également beaucoup la notion d'utopie (Breton, 1992), pour, là encore, se rassurer et se dire que l'utopie a encore sa place dans notre société, que nous ne sommes pas tant que cela dans une société du vide (Barel, 1984). Or, nous sommes bien dans une société du vide : parce que la technique ne produit pas de sens, mais du fonctionnel ; parce que la gestion ne produit pas de sens, mais également du fonctionnel (technique et gestion sont d'ailleurs profondément liés) ; parce que la science ne produit pas de sens, mais un savoir démontré et dès lors une forme de vérité indiscutable par le commun des mortels ; parce que l'art ne produit plus de sens mais, dans le meilleur des cas, l'interroge seulement ; parce que la religion ne produit plus de sens, mais se rejoue en se surjouant dans une forme de vérité radicale. La posture même de l'utopie est intenable parce que le site même sur lequel elle pourrait reposer est désormais occupé par les médias, qui relaient tous les possibles qui prolifèrent aujourd'hui grâce, notamment, à la techno-science : hier nous pouvions peut être fantasmer sur la possibilité de voler, aujourd'hui nous volons. La techno-science dévore l'espace même de l'utopie, si cet espace est celui de tous les possibles. Mais ce qu'elle met à la place (c'est-à-dire à sa place) n'a rien à voir avec de l'utopie : c'est du fonctionnel. En ce sens les TIC et le numérique ne produisent, pas plus que le reste, de l'utopie, mais seulement de la fonctionnalité (ce qui n'est cependant pas rien et reste encore largement à penser) ; et le discours qui vante leurs mérites ne relève en rien de l'utopie, mais seulement du marketing ou dans le meilleur des cas de l'idéologie.

Enfin, lorsque l'on emploie la notion d'idéologie, c'est dans une définition douce, « soft » d'outil d'intégration à un groupe (Flichy, 2001). Or, l'idéologie intègre moins qu'elle n'empêche que les questions pertinentes, politiques (et éthiques) ne soient posées. Si intégration il y a, c'est par défaut : qui ne dit mot consent. Que dire, en effet, face à la puissance des outils, à ce fleuve discursif qui nous les présente rutilants, efficaces, faciles d'accès et d'emploi quant ils ne deviennent tout simplement pas « déjà là », *a priori* incontournables etc. ? Que dire face à ceux qui, parfois, crient au loup, jouent à se faire peur, confondant la radicalisation du résultat –sur le mode du « tous fichés » ou du « tous tracés »- avec l'analyse du processus et la

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

compréhension de ses mécanismes (parce qu'il n'y a pas, par exemple, d'informatique sans une information sur l'information qui permet de savoir comment ce qui a été fait l'a été et par qui, quand etc.) ? Ces discours n'intègrent pas, ou seulement parce qu'ils empêchent de réfléchir. Un système idéologique est indispensable à toute société, mais il est d'abord un outil qui la travestit : qui la présente à elle-même telle qu'elle aimerait être et non telle qu'elle est ; dans une image qui n'est pas absolument fausse, mais décalée : cosmétique, qui comble, efface, enjolive etc. Elle n'intègre pas par une mise en cohérence consentie, mais par un nivellement qui repose sur une invalidation du questionnement. Que l'idéologie soit libérale ou communiste, vous n'avez tout simplement pas à remettre le système en question. L'idéologie de la communication, en ce sens, n'intègre pas, elle joue concrètement (car il ne s'agit pas de la réifier) à l'effacement des questions pertinentes, celle des libertés et du contrôle par exemple, et à la délégitimation de la pluralité de leurs modalités d'expression non consensuelles (P. Breton avait ainsi fort justement souligné, avant qu'il ne raisonne en termes d'utopie, que la contestation, a fortiori corporelle et violente, de la manifestation, était bannie, comme archaïque).

Maintenir en vie artificielle les notions d'imaginaire, de mythe et d'utopie est alors porteur d'espoir(s) et rassure là aussi. Comprenons : c'est faire jouer aux sciences sociales, qui devraient être critiques, un rôle de vecteur d'optimisme et donc d'intégration.

2.4 L'imaginaire des TIC, déterminisme technique et culture

Si tout discours social sur la technique relève de l'imaginaire, la question de la qualification même de ce discours ne se pose plus : il renvoie à du connu. Ce qui signifie que la technique, elle-même, n'est peut être plus étrangère. Or, c'est bien ainsi que la sociologie a abordé pendant longtemps la technique : comme ce qui s'oppose au social ou à tout le moins (version plus douce) comme ce qui revendiquerait une logique propre susceptible d'échapper au social. C'est pourquoi les sociologues ont volontiers traqué le déterminisme technique. Le déterminisme technique, c'est justement ce qui lui serait irréductible et en ferait une activité supposément différente. Mais cette notion est ambiguë, car d'un coté elle indexe ce qui est à combattre, notamment par une sociologie de l'usage, mais d'un autre coté, elle est parvenue pendant longtemps à circonscrire un périmètre quasiment interdit au sociologue. Peur que la sociologie des techniques anglo-saxonne a réussi à repousser, mais qui, manifestement, subsiste néanmoins ou fait retour à travers l'imaginaire. L'imaginaire, comme l'usage, reste extérieur à la technique, mais souligne cependant qu'elle peut en être redevable comme n'importe quelle autre activité sociale. Normalisation sociale rassurante de la technique : la technique reste certes différente, puisqu'on ne la pénètre pas, mais elle n'en est pas pour autant véritablement étrangère, puisqu'on peut l'appréhender à travers une catégorie générale qui la dépasse largement.

Quelle relation la technique entretient-elle avec la culture ? Est-elle le véhicule logistique du symbolique comme le pense R. Debray (Debray, 1991) ou est-elle l'Autre de la culture comme l'affirme le philosophe G. Hottois (Hottois, 1984) ? Dans l'un et l'autre cas, la question est la même : que fait la technique à la culture ? Elle participe à son élaboration, à son stockage, à sa diffusion, nous dit l'un. Car, sans vecteurs logistiques

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

–entendons techniques- la culture s'effondre. Elle ne tient pas seule. Il appartient donc à la culture de penser ce qu'elle doit (sans verser dans la révérence, mais par pragmatisme) à cette technique, car la technique elle-même ne peut en aucune manière se prêter à l'exercice. La techno-science, nous dit l'autre, beaucoup plus radical, tue la culture. Car la techno-science n'est rien d'autre que l'Autre absolu de la culture. C'est, au fond, l'un ou l'autre et non les deux en symbiose. La culture, c'est le sens ; la techno-science, c'est le fonctionnel. L'imaginaire renverse la question, puisqu'il ne s'interroge pas sur ce que la technique fait à la culture, mais travaille sur ce que la culture fait à la technique. Car l'imaginaire récupère et réintègre la technique dans la culture. Ce n'est pas la technique qui soutient la culture, mais la culture qui soutient la technique et qui, par l'imaginaire, lui donne une forme d'humanité. Ce n'est pas la technique qui nie le sens et donc la culture, c'est la culture qui, lui restituant son humanité, lui redonne du sens. Normalisation anthropologique, rassurante là encore, de la technique.

2.5 L'imaginaire des TIC : un discours critique ?

L'imaginaire porte un discours qui, en définitive, permet de justifier la nécessité du développement des TIC et du numérique. Car il justifie les pratiques et comportements des acteurs : en effet, si telle ou telle proposition, position ou décision, relève de l'imaginaire, alors c'est le droit de celui qui la profère de la tenir, au nom de quoi le critiquer ? On ne peut pas critiquer un imaginaire, mais seulement une logique rationnelle. Un imaginaire est, comme le souligne L. Sfez, un vaste sac à métaphores : on peut tout y mettre potentiellement et même des propositions contradictoires ; et pourquoi pas, dès lors qu'il s'agit d'un imaginaire ? Car à quoi servirait un imaginaire s'il devait être limité de l'extérieur ou par une autre instance que lui-même ? Ce qui ne signifie pas qu'un imaginaire ne possède pas sa propre logique et donc ses propres limites, mais qu'elles sont fixées de l'intérieur. En revanche, on peut toujours interroger de l'extérieur une logique argumentaire, afin d'en tester la cohérence ; la critique devient dès lors possible, mais parce que l'on n'est pas dans l'imaginaire, mais bien dans une pensée rationnelle. L'imaginaire se vit, il se partage, il ne se discute pas. Qualifier *a priori* tout discours sur la technique d'imaginaire, c'est le renvoyer à une logique qui n'est plus celle de l'argumentation, mais bien à une logique molle de fantasmes qui ne relèvent en soi ni du registre du vrai ou du faux, ni du registre du convaincant par la cohérence du raisonnement, mais du registre du « tout est possible ». Dès lors, cette qualification d'un discours comme « imaginaire » fonctionne à la fois comme une machine à entériner et quelque part à légitimer les représentations et les actions des acteurs. Car il n'y a pas de nom que l'on puisse légitimement invoquer pour les questionner ; autrement dit, il n'y a pas de site extérieur qui serait susceptible de fournir un point de vue surplombant à partir duquel les interroger. L'imaginaire devient alors une machine discursive à récuser la posture critique. Car ce site extérieur, c'est justement celui de la posture critique. Une posture qui teste la solidité des arguments et des raisonnements... mais qui ne peut tenir un tel discours sur des images qui n'ont vocation qu'à trouver leur sens en elles-mêmes. En l'absence de posture critique et sous le couvert de ce soi-disant imaginaire, une technique qui fait l'objet d'une simple opération de marketing politique, comme lorsqu'A. Gore a enrôlé les TIC dans son programme d'autoroutes de l'information par exemple, prend

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

une tout autre ampleur, puisqu'elle devient ainsi, abusivement, de « l'imaginaire ». Qualifier les mêmes faits de « marketing » ou « d'imaginaire » change tout : d'un coté, on les ramène à une simple opération concrète de stratégie politique (pour le cas de Gore) ; de l'autre on les élève au rang de quasi « structure anthropologique » ; d'un coté le discours prête encore le flanc au questionnement, de l'autre le critique ne peut que se taire. C'est pourquoi, sous couvert de cet imaginaire la technique, et singulièrement les TIC, semblent ne pas poser question à la société, et notamment pas de questions politiques, ni sur les libertés ou la surveillance, ni sur les reconfigurations de l'espace public ou sur les logiques d'imposition des normes etc.

2.6 L'imaginaire : existe-t-il des alternatives ?

Selon L. Sfez (Sfez, 1992) les TIC sont munies d'une imagerie, qui n'est pas un imaginaire, car il lui manque une véritable cohérence symbolique ; ces images sont dispersées, fragmentaires, parfois contradictoires, partielles etc. Or, à ses yeux, un véritable imaginaire doit posséder une clé symbolique qui le structure de l'intérieur, lui donne son principe propre d'organisation. Ici, il n'y en a pas, mais seulement des images marketing. Il souligne également que le discours sur les TIC ne relève en rien d'une utopie. Car à ses yeux pour qu'il y ait utopie, il faut retrouver cinq « marqueurs », alors qu'il n'en retrouve que deux dans le cas des TIC [9]. C'est pourquoi cette imagerie participe à l'imposition d'une idéologie de la technique qui permet de la naturaliser.

Nous le savons, les représentations sociales des TIC sont portées par ce que j'appelle un macro-techno-discours (un MTD) (Robert, 2009). J'ai proposé la notion d'*impensé informatique et numérique* (Robert, 2012 et 2016) pour rendre compte, justement, du fonctionnement du discours (ce macro-techno-discours) que notre société se propose à elle-même sur sa propre informatique, ses TIC et le numérique ; mais cette qualification n'est pas un *a priori*, elle fait l'objet d'une enquête qui montre (ou non) qu'il s'agit bien de la logique de l'impensé, caractérisée par certaines opérations et stratégies repérables ou non dans les discours (et les actes). Prenons quelques exemples simples : beaucoup de discours sur les TIC utilisent, nous le savons, l'expression « déjà là » ; c'est dire, de l'intérieur du discours lui-même, le type de regard qui doit être jeté sur la technique : même balbutiante il entérine sa présence et la fixe dans une quasi inéluctabilité, voire une indiscutabilité qui rend compliqué le travail critique, disqualifié d'emblée par cet « être là » qui s'impose comme incontournable (ou rend son contournement beaucoup plus difficile) ; ce n'est pas la technique qui est envahissante, mais la critique qui semble détruire un existant. La technique est souvent présentée comme dépourvue d'histoire (ramenée à quelques « héros » tels que S. Jobs ou B. Gates), sans passé, sans mémoire, ce qui lui ouvre d'ailleurs les voies de l'innovation (et réciproquement) : cette technique n'est même pas saisie dans une culture technique, mais arrachée à son terreau de production, comme tombée du ciel, im-

9. « Des cinq marqueurs de l'utopie, deux ici s'appliquent rigoureusement : le marqueur de la toute puissance de la technique, qui règle tous les problèmes sociaux et économiques, directement, sans médiation [...] ; le marqueur de l'hygiène qui, appliqué à la vie sociale signifie transparence et sécurité totale, sans aucun risque. Mais les trois autres marqueurs sont absents du domaine des technologies de l'information. Où donc est l'isolement dans un Internet forcément interconnecté, même si l'on dénonce le caractère limité des communautés virtuelles ? Où est la pleine maîtrise du narrateur sur son récit dans ces multi-récits parfois cacophoniques [...] de l'interconnexion qui se veut générale ? Et où est donc le retour à l'origine, à un éden retrouvé, pur argument de vente idéologique ? » (p. 176-177).

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

pensée donc. Enfin, la technique est souvent présentée comme devant remédier aux problèmes de santé ou de vieillissement ou comme aide aux handicapés : on monte ainsi en épingle des utilisations qui resteront marginales dans la société, car les TIC ne servent pas d'abord à soulager les personnes âgées ou les handicapés, mais bien à la rationalisation/surveillance des activités productives, transactionnelles et désormais domestiques ou relationnelles. Impensé, pour dire que le MTD n'offre pas de cadres d'intelligibilité des TIC ; il remplit une autre fonction : nous noyer dans un fleuve discursif (celui du maelstrom des événements technico-économiques et leur miroir médiatique) qui occupe la place et empêche ainsi l'émergence des questions pertinentes, politiques ou éthiques (sauf sous la forme, stérile intellectuellement, de la peur du « tous fichés » ou du « tous tracés ») : montrer, par exemple, que nos TIC sont d'abord des outils de gestion et non de communication, ce qui est tout autre chose (Robert 2005, 2009 et 2010 ainsi qu'ici même au chapitre 4).

La prise en compte de cet impensé incite le chercheur à faire des propositions pour penser les TIC, mais à travers un jeu de catégories qui ne sont ni celles de la technique ni celles de la sociologie (tout en leur restant compatible) (Robert, 2009 et 2010). Ce que ne permet pas la notion d'imaginaire.

Conclusion : un imaginaire de l'imaginaire ?

Notre société a manifestement besoin d'une telle notion pour se rassurer. D'où sa prolifération. On peut ainsi jouer à se faire croire que l'on pense les TIC à travers cette notion d'imaginaire. Il s'agit, dés lors, à mes yeux, d'en faire la sociologie et non de l'entériner comme outil à vocation scientifique. Voilà une approche qui, dans sa facilité même, et parce qu'elle rassure, est susceptible d'intéresser les journalistes. Autrement dit, notre société a développé un véritable imaginaire de l'imaginaire comme substitut (partiel) aux grands récits ; démarche qui porte l'idéologie de la communication au lieu de la critiquer. Bref, cet usage de l'imaginaire participe à sa manière de l'impensé informatique (et des TIC).

3 Pour une culture (autour du) numérique

La question de ce que peut être une « culture (du) numérique » [10] se révèle fondamentale aujourd'hui. Ses enjeux sont non seulement cognitifs ou socio-économiques mais surtout, peut être, politiques. Cette question doit faire débat. Mais ne faut-il pas craindre sa fermeture sous prétexte que les outils seraient devenus d'une telle évidence et leur utilisation avec qu'il en serait d'emblée inutile ? Que se passerait-il, en effet, si nous venions, même en sciences sociales, à penser que la culture des outils ne peut résider que dans les outils eux-mêmes ? Autrement dit, faut-il construire une « culture numérique » (ne se fera-t-elle pas « toute seule » ?) ou une « culture *du* numérique », c'est-à-dire une culture de sciences sociales *autour* du numérique ?

L'univers d'Internet, purement numérique, laisse à penser que seule une exploration technique de la technique peut être pertinente. Or, s'il ne s'agit bien évidemment pas de la récuser, il ne faut pas non plus se leurrer sur le risque bien réel d'une

10. Une première version de ce texte a paru dans *Communication et débats publics : les réseaux numériques au service de la démocratie* ?, L'harmattan, Paris, 2013.

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

confusion entre cette construction d'un savoir bien souvent quantitatif avec le savoir tout court ; un savoir qui deviendrait autonome et auto-suffisant, hors de toute problématisation. Internet peut être le lieu d'un mariage entre les Web sciences (WS) et les digital humanities (DH) qui liquiderait toute spécificité des sciences sociales. Celles-ci rentreraient ainsi dans le rang et perdraient alors toute dimension critique et politique. Cette science là ne ferait que mettre en évidence les formes et les dynamiques socio-techniques du réseau, au bénéfice, ne nous leurrons pas, du marketing et non de l'organisation politique. Nous allons, dans un premier temps, critiquer ces approches à l'aune de la notion d'impensé ; puis nous poserons quelques jalons de définition de quelques conditions de développement d'une culture de sciences sociales du numérique.

3.1 Digital humanities (DH), Web science (WS) et Impensé numérique

Une culture du numérique n'est possible qu'à condition de sortir de la logique de l'impensé. Le Web serait-il, en quelque sorte, la baguette magique qui permettrait d'effectuer une telle sortie ? Ses défenseurs les plus farouches l'affirment volontiers, à leur manière, lorsqu'ils supposent que le Web détient les clés de sa propre compréhension. Or, je pense que, justement, cette idée est la nouvelle forme de l'impensé. Car la compréhension ne vient jamais de l'intérieur, mais toujours de l'extérieur [11]. La compréhension vient d'une mise à distance, d'un détour théorique, d'une reconstruction empirique, d'une approche critique. Absorbée par son objet, une « science » ne peut plus fonctionner comme une science. C'est exactement ce qu'il faut craindre avec les DH et les WS. Car, les DH ne sont qu'une propédeutique au développement d'une science du Web qui, par définition, transforme la manière de faire de la science puisqu'elle ne plus être véritablement détachée de son objet. Les DH comme les WS sociales (et peut être pas seulement, mais c'est hors de notre propos et de nos compétences) participent en effet de logiques singulièrement troublantes, puisqu'il s'agit de logiques de bouclages.

3.2 DH et bouclage

Les « digital humanities » sont à la mode. Elles visent à une acculturation des sciences sociales au numérique ou plutôt à une « augmentation » des sciences sociales par le numérique (comme on le dit d'une réalité augmentée depuis les travaux de D. Engelbart). Sont-elles porteuses d'une culture du numérique ou sont-elles, au contraire, ce qui risque d'en empêcher l'émergence ? En effet, quel choix veut-on faire lorsque l'on parle de culture du numérique ? S'agit-il de muscler le niveau de scientificité des sciences sociales grâce au numérique ? Ou s'agit-il, comme nous le croyons, et tout à l'inverse, de développer une pensée de sciences sociales de ces outils, une pensée qui ne soit pas seulement une sociologie de l'usage ou de l'imaginaire et encore moins une économie ?

Dans l'optique des « digital humanities », certes légitime, le numérique n'est pas à penser mais il constitue un outillage de la pensée, d'amplification et de reconfiguration

11. Comme le dit plaisamment A. Kay : "I don't know who invented water. But it wasn't a fish" (Bardini p120). De même peut-on raisonnablement penser que ce n'est pas le poisson qui comprend le mieux la nature de l'eau –quelle que soit par ailleurs sa capacité à nager.

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

de la pensée en sciences sociales. Je ne prétends bien évidemment pas qu'il ne faudrait pas développer le potentiel de technologies intellectuelles de ces outils au bénéfice des sciences sociales, mais que ce bénéfice ne sera qu'une victoire à la Pyrrhus si l'on croit que les « digital humanities » équivalent en soi à une culture de sciences sociales du numérique. *Je crains que l'on confonde volontiers cet équipement numérique des sciences sociales avec une intelligence de sciences sociales de cet équipement, ce qui est tout autre chose.* Comme si, en quelque sorte, le travail traditionnel de problématisation des sciences sociales se résorbait dans cette technicité et devenait inutile. Comme si la technique constituait une réponse tellement performante qu'elle pourrait ne plus se poser comme question. Bref, il nous faut une pensée de sciences sociales de ces outils (qui peut être équipée techniquement bien entendue). L'équipement technique des sciences n'est pas en soi le vecteur de leur scientificité, sauf à récuser notre propre manière de construire nos activités scientifiques. Car en sciences sociales la question de la *problématisation* reste fondamentale et incontournable et ne peut être ni équipée techniquement ni récusée par la technique comme inutile ou dépassée (sous prétexte qu'en sciences dures l'on ne posaient pas de problématique).

Même la modélisation en sciences sociales doit rester d'abord conceptuelle avant d'être éventuellement techniquement équipée. Car sinon elle risque fort de se trouver piégée par des effets de bouclage « macro ». Ainsi, en analysant un article d'A. Casilli, qui répondait du tac au tac au discours de D. Cameron sur les émeutes londoniennes de l'été 2011, P. Mounier souligne-t-il que « C'est sans doute un peu la limite de la sociologie « just in time » qui apparaît ici. Ne pouvant prendre le temps d'effectuer une enquête approfondie ni d'exposer les fondements théoriques de sa démarche, elle doit se reposer sur des outils informatiques simulant la réalité au sein d'un cadre conceptuel partagé par tous les acteurs. Mais dans le même temps, elle renonce à proposer une perspective d'une autre nature, autrement plus radicale : celle de proposer une lecture inédite ou alternative de la réalité sociale construite sur une proposition théorique originale et forte ».

3.3 WS et bouclage

Les effets de bouclages sont en quelque sorte inhérents à Internet. J. Abbate (Abbate, 1999) a ainsi montré que le développement des premiers pas d'Arpanet ont dépendu de la capacité des centres de recherches qui participaient à sa mise en œuvre à utiliser le réseau lui-même comme un outil de transmission d'information à propos de la construction du réseau (problèmes rencontrés et solutions apportées) [12]. Depuis, les effets de bouclages ne font que se renforcer ; nous venons de le voir avec les DH, nous allons le voir avec les WS. Car celles-ci sont vouées à travailler sur un objet dont elles font partie. Faire de la WS c'est utiliser les données du Web sur le Web pour modéliser ce qui se passe sur le Web (pour en découvrir d'éventuelles « lois » ?) en utilisant des outils mis au point sur le Web et parfois répartis sur le Web pour offrir les résultats inscrits sur le Web, qui eux-mêmes modifient ce qu'est le Web, puisqu'il n'est rien d'autre que sa propre construction -qui est elle-même modifiée par les nouveaux outils et les nouvelles données. Ce qui signifie qu'une WS ne peut être

12. J'ai également discerné une logique de bouclage dans le cas de ce que l'on a appelé le Web 2.0 dans le tome 1, chapitre 8.

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

qu'une ingénierie : comprendre le comportement d'un artefact, quand bien même ils s'agit d'un méga-artefact qui absorbe ses propres conditions de construction. Que peut être une culture technique du Web en ce cas sinon le Web lui-même comme outil de sa propre exploration/construction ? Que peuvent faire les sciences sociales en l'affaire ? A en croire le site du W3C [13], leur avenir est à leur intégration au sein des WS afin que leurs travaux, lourdement équipés techniquement, utilisent les données du Web pour produire une science sociale du Web au service du Web, une science sociale qui ne peut que se réduire à une ingénierie sociale du Web, qui ne possède plus aucune autonomie, ni dans ses problématiques, ni dans la qualification de ses objets, ni dans ses méthodes. Ce qui est signer la fin de son autonomie théorique et critique. Autrement dit, c'est la pertinence même de la production de cadres théoriques d'intelligibilité du Web qui ne lui doivent pas leurs catégories qui est en question, comme la possibilité de conserver le site même d'une posture critique comme pertinente.

Les effets de bouclages ont pour conséquence de replier le questionnement sur l'objet : c'est l'analyse qui dépend de son objet (données et outils font partie du Web) et non l'objet qui se trouve redéfini comme objet scientifique par l'analyse –et donc reconstruit par son système de catégories. Autrement dit, les méthodes d'analyse et de construction du Web sont les mêmes et donc toute autre posture s'en trouve inévitablement disqualifiée, puisque différente. Cette différence devient une incompatibilité qui verse dans la non pertinence. Toute position critique devient dès lors intenable, voire impossible, car non congruente avec le système. Le système ne peut que supporter des sciences sociales qui en disent une vérité socialement valorisante et légitimante. Cette science sociale se rabat inévitablement sur une ingénierie qui est là pour améliorer le fonctionnement social du Web et non le critiquer. N'oublions pas –et les tenants du W3C le rappellent volontiers, à commencer par T. Berners-Lee, que le Web repose sur une idéologie du consensus, alors que la critique, elle, anime une pensée du dissensus pour laquelle le consensus ne peut être, par hypothèse, qu'un cas particulier, hautement improbable, sauf à éliminer les rapports de pouvoir des relations entre les hommes. Or, *l'impensé* montre que cette (déjà ancienne) idéologie d'un pouvoir enfin ramené à zéro par le recours à la machine est reconduite aujourd'hui par l'idéologie Internet de la neutralité et du consensus.

De manière corrélative l'obsession du quantitatif et de la mesure est assumée moins à travers les mathématiques seules qu'à travers cette première modélisation informationnelle en quoi consiste le Web en soi et qui s'accompagne de tout un arsenal d'indicateurs statistiques, absents du monde réel, qui laisse entrevoir la multiplication des mesures comme instance de vérité. Et cette vérité d'Internet devient aux yeux de certains (même sociologues) un modèle pour penser le monde (et non un objet à penser), modèle en tant que maquette et modèle normatif, qui indique la route à suivre pour faire société. Or, cette vérité supposée démontrée par les chiffres ferme les espaces de discutabilité... sur fond –et c'est là un paradoxe non négligeable du Web- d'une idéologie qui prétend à l'ouverture, à l'échange et à la discussion.

13. Notamment en 2013.

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

3.4 Pour une culture de sciences sociales du numérique

Pour sortir de ces effets pervers il nous faut une approche qui ne sacrifie pas la complexité mais qui, en revanche, pour la sauver, cultive une véritable dialogique. Ce qui signifie qu'il convient de tracer les grandes lignes du programme d'une véritable « culture du numérique » qui, certes, puisse utiliser ces technologies, mais surtout modéliser avec ses propres moyens conceptuels les outils de modélisation en quoi consistent les TIC et le numérique. C'est ce que j'ai tenté de faire, par exemple, dans *Mnémotechnologies*, une théorie générale des technologies intellectuelles (Robert, 2010), qui propose un système de catégories et la logique de leur usage susceptible de dégager les différents types de technologies intellectuelles et de penser l'informatique comme l'une d'entre elles (*cf.* le chapitre 4 pour une présentation un peu plus détaillée). Ce travail se veut justement un exercice de modélisation conceptuelle, car il reprend à la modélisation sa rigueur dans la définition des entités et de leurs relations, mais en l'appliquant à des notions porteuses de sens (des « concepts » et non des symboles) comme celle de régulation, de dimension, de classification ou de Motif (de l'informatique comme moteur d'inférence et de gestion de formes). Une modélisation qui se glisse dans l'ancienne technologie intellectuelle du livre, seule à même de donner la surface et la structuration nécessaire à l'exposition d'un tel programme, grâce à ce que j'appelle sa « puissance d'architecture » (*cf. Mnémotechnologies*, p. 359). Ce qui signifie que les blogs, système de veille sur Internet, ne peuvent se substituer à un tel travail, car un blog ne pense pas, il rebondit et permet de rebondir sur des pensées préexistantes (ce qui peut être également très utile).

Il faut craindre que la puissance de l'équipement technique numérique des sciences sociales ne laisse supposer que l'outil va de lui-même produire de la science. Les travaux sur les technologies intellectuelles ont bien mis en évidence leur capacité à apporter une intelligence ou des aptitudes intellectuelles propres. Or, c'est bien *parce que* les technologies intellectuelles participent, à travers leurs capacités de traitement, à produire une valeur ajoutée singulière, qu'il faut craindre leur capacité à nous faire croire (sur la base d'un réel pouvoir-faire) que cette valeur ajoutée devrait suffire. Il est déjà douteux que les sciences dures, qui produisent trop souvent une science sans conscience inféodée à ses seuls outils (elle ne pense plus ni ne se pense), s'inscrivent déjà dans une telle optique. Cela deviendrait politiquement extrêmement dangereux si les sciences sociales faisaient de même, car ce serait tuer toute possibilité d'une pensée critique en ce domaine. Ce serait accepter une ingénierie généralisée. Je ne dis pas pour autant qu'il ne faille rien faire et laisser ces techniques aux mains des seuls techniciens, mais que cette pratique des sciences sociales doit être pensée dans son *risque* et comme risquée par les sciences sociales elles-mêmes. Ce qui exige encore plus de sens critique et non d'entériner le « réel numérique ».

Cette culture du numérique, si elle veut rester complexe et fidèle au principe de complexité doit encore savoir être critique. Or, à (trop) utiliser (seulement) les outils, à se situer en quelque sorte à l'intérieur de l'univers de ces outils numériques, on ne peut plus les critiquer. La critique exige un difficile exercice de maintien sur une ligne de crête entre connaitre suffisamment ces objets pour les modéliser, mais à partir de nos catégories et non des leurs ou des disciplines liées, tout en s'en affranchissant

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

également suffisamment pour pouvoir porter un regard critique, c'est-à-dire détaché et producteur d'un relatif détachement.

Il s'agit de conserver la possibilité de saisir ces objets dans un espace qui reste celui de la discutabilité. Ils ne sont pas que des moyens et/ou des réponses. Ils soulèvent également de réelles questions. Car leur développement emporte de considérables enjeux politiques de définition ou de redéfinition des catégories légitimes. Se replier sur les seuls objets, replier les sciences sociales sur ces objets sous prétexte d'élever leur coefficient de scientificité, c'est s'empêcher de penser dans une perspective critique qui n'accepte pas de leur être inféodée. Si les sciences sociales sont les premières à se satisfaire d'une soumission aux outils numériques alors c'est l'un des piliers de notre démocratie qui vacille, puisque c'est la légitimité même du questionnement de la technique (et de la techno-science) qu'elles auront reniée. Or, les sciences sociales doivent à la fois conserver leur dimension de sciences (mais à leur manière) et leur dimension sociale, c'est-à-dire politique. Nous devons être vigilants face à une dérive possible vers une science sociale au service de l'idéologie numérique de la communication ; une science sociale au service de l'impensé et non pas critique de cet impensé.

C'est pourquoi cette science sociale doit également être très différente des approches pro-Internet/numérique quasiment univoques déployées par un E. Sadin, voire l'A. Casilli des *Liaisons numériques*. La première, parce qu'elle fait croire qu'elle participe à l'élaboration d'une pensée critique du numérique, alors qu'elle ne fait que tracer de vagues perspectives à travers un charabia pseudo-philosophique, sans fondements théorique ni empirique réels, invoquant de ci de là un J. Ellul qui serait, à n'en pas douter, le premier étonné à se retrouver dans cette galère (*cf.* Plus loin pour plus de détails). La seconde, parce qu'elle prétend construire une sociologie d'Internet qui n'est qu'un discours de légitimation qui se cache sous les oripeaux du discours scientifique –tous les exemples cités sont positifs et sans recul critique. Ces liaisons numériques semblent posséder beaucoup moins d'effets pervers et de pouvoir que les liaisons que Choderlos de Laclos qualifiait, avec lucidité, de dangereuses, ce qui laisse pour le moins perplexe.

Conclusion

Elaborer une culture *du* numérique et non une culture numérique (ou repérer *des* cultures du numérique) repose donc sur un travail en tension entre modélisation conceptuelle et démarche critique (sans sacrifier l'épaisseur historique) dont la régulation est assurée par l'écriture (c'est ce que j'ai tenté avec *Mnémotechnologies* (Robert, 2010)). Car la modélisation conceptuelle n'est pas une fin en soi, elle nourrit une pensée qui doit s'exprimer sous la vigilance de la démarche critique. L'écriture, c'est justement l'outil de cette reprise en main de la modélisation, de son arraisonnement dans et par un texte qui l'encadre et lui donne sens. Cette écriture permet également de poser le geste de problématisation qu'emporte la perspective critique. Car si celle-ci ne se présente pas à travers un modèle, elle doit être portée et porteuse d'une mise en question qui vient moduler (sans le contredire) l'exercice de modélisation, éviter sa fermeture sur lui-même. De manière réciproque, la modélisation évite à la critique sa stérilisation dans la seule posture de l'opposition. C'est à travers l'écri-

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

ture, c'est-à-dire aussi une certaine manière de dire les choses, que va se construire la pertinence de la question. C'est par l'écriture que nous restons en sciences sociales, que nous restons dans des « humanités » (si l'on veut) qui pensent le « digital » (le numérique) et non dans l'essai ou des humanités instrumentées/instrumentalisées (?) par le numérique.

Bibliographie

Références pour la section 3.1.

Abbate, Janet, *Inventing the Internet*, MIT Press, 1999.

De certeau, Michel, *L'invention du quotidien*, Gallimard Folio, 1980 (1990).

Flichy, Patrice, *L'imaginaire d'Internet*, La découverte, 2001.

Jeanneret, Yves et E. Souchier, 2002, La communication médiatisée est-elle un « usage » ? *Communication et Langages* n° 132.

Jeanneret, Yves, *Y-a-t-il vraiment des technologies de l'information ?* Presses du Septentrion, 2000.

Jouet, Josiane, 2000, Retour critique sur la sociologie des usages, *Réseaux* n° 100.

Robert, Pascal, *L'impensé informatique*, thèse, sous la direction de P. Breton, Université Paris 1-Sorbonne (`http://www.enssib.fr/bibliothÃÍque/documents/thÃÍses/robert`), 1994.

Robert, Pascal, 2002, Confiance, technique et justification, le rôle du macro-techno-discours informatique dans l'établissement d'un « climat de confiance », *Quaderni*, n° 46.

Robert, Pascal, *Le modèle CRITIC*, Habilitation à diriger des recherches, sous la direction d'Y. Jeanneret, Université Paris-IV-Sorbonne, 2004.

Robert, Pascal, *La logique politique des TIC*, Presses universitaires de Bordeaux, 2005.

Références pour la section 3.2.

Ariès, Philippe, *L'homme devant la mort*, Le Seuil, 1977.

Barel, Yves, *La société du vide*, Le Seuil, 1984.

Barthes, Roland, *Mythologies*, Le Seuil, 1957.

Breton, Philippe, *L'utopie de la communication*, La découverte, 1992.

Brun, Jean, *Le rêve et la machine*, la Table Ronde, 1992.

Debray, Régis, *Cours de médiologie générale*, Gallimard, 1999.

Delumeau, Jean, *La peur en occident*, Fayard, 1978.

Duby, Georges, *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Gallimard, 1978.

Flichy, Patrice, *L'imaginaire d'Internet*, La découverte, 2001.

Hottois, Gilbert, *Le signe et la technique*, Aubier, 1984.

Lakel, A, Massit-Follea, F, Robert, P, 2009, *L'imaginaire des TIC,* Editions de la maison des sciences de l'homme.

Robert, Pascal, 2005, *La logique politique des technologies de l'information, critique de la logistique du « glissement de la prérogative politique »*, collection Labyrinthes, Presses Universitaires de Bordeaux.

Robert, Pascal, 2009, *Une théorie sociétale des TIC, penser les TIC entre approche critique et modélisation conceptuelle*, Editions Hermès.

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

Robert, Pascal, *Mnémotechnologies, une théorie générale critique des technologies intellectuelles*, Hermès, 2010.

Robert, Pascal, 2012, *L'impensé informatique*, Les éditions des archives contemporaines, 2012.

Sfez, Lucien, 2002, *Technique et idéologie*, Le Seuil, 2002.

Références pour la section 3.3.

Abbate, Janet, *Inventing the Internet*, MIT Press, 1999.

Berners-Lee (entretien), « Le Web va changer de dimension », *La Recherche*, 2006, .

Casilli, Antonio A, *Les Liaisons Numériques : Vers Une Nouvelle Sociabilité ?*, Le Seuil, 2010.

Dacos, Marin, *Le Manifeste des digital humanities*, `http://tcp.~hypothÃ¯ses.org/318`.

De la Porte, Xavier, « Quand google permet de comprendre notre génome culturel »,

Fauré, Christian *Digital Studies* (1) : digital humanities,

Hall, W, de Roure, D, Shalbot, N (2009), "The evolution of the Web and implications for e-research", Philosophical Transactions A, *The royal Society*, 367.

Hubert Guillaud, « Qu'apportent Les Digital Humanities ? », *La Feuille*, 2010 `http://lafeuille.blog.lemonde.fr/2010/07/22/quapportent-les-digital-humanities/`

INTD, *Digital humanities international*,

Jeanneret, Yves, *Penser la trivialité*, Hermès, Paris, 2008.

Mounier, Pierre, « Qu'apportent Les Digital Humanities ? Quelques Exemples (1/2) », *Homo Numericus*, 2011

Mounier, Pierre, « Qu'apportent Les Digital Humanities ? Quelques Exemples (2/2) », *Homo Numericus*, 2011

Robert, Pascal, *L'impensé informatique, critique du mode d'existence idéologique des TIC »,* volume 1, les années 1970-1980, Editions des archives contemporaines, 2012.

Robert, Pascal, *Mnémotechnologies, une théorie générale des technologies intellectuelles*, Hermès, Paris, 2010.

Robert, Pascal, *Une théorie sociétale des TIC*, Hermès, Paris, 2009.

Sadin, Eric, *L'humanité augmentée*, L'échappée belle, Paris, 2013.

W3C, *Web science trust review* 2011, http ://Webscience.org/home.html

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577